

MARIANE FERME

LA FIGURE DU CHASSEUR ET LES CHASSEURS-MILICIENS

DANS LE CONFLIT SIERRA-LÉONNAIS

DANS LA GUERRE CIVILE SIERRA-LÉONNAISE, UNE FIGURE DE L'HOMME EN ARMES A SOUVENT RETENU L'ATTENTION : CELLE DU CHASSEUR-MILICIEN « KAMAJÔ ». CET ARTICLE RETRACE LA GÉNÉALOGIE DE CES CHASSEURS-MILICIENS PERÇUS TANTÔT COMME DES HÉROS POPULISTES SECOURANT DES VILLAGEOIS ASSIÉGÉS, TANTÔT COMME DES FAUTEURS DE GUERRE. CONTRE L'IMAGE DE CHASSEURS MENDÉ « TRADITIONNELS », PUISANT DANS L'HISTOIRE RURALE POUR FAIRE FACE À LA CRISE, IL MONTRE QUE CETTE FIGURE RELÈVE D'UNE TRADITION URBAINE, INVENTÉE PAR D'HABILES COURTIERS CULTURELS AYANT CONSTRUIT LEUR ASCENSION SOCIALE SUR L'OBJECTIVATION D'UNE « CULTURE MENDÉ ».

Pendant la guerre civile qui éclata en Sierra Leone en 1991, diverses milices d'autodéfense, organisées localement, se constituèrent afin de protéger les civils des exactions perpétrées aussi bien par l'armée gouvernementale (RSLMF) que par ses opposants, les rebelles du Revolutionary United Front (RUF)¹. En 1992, quand elles firent leur apparition, le cadre organisationnel de ces milices était assez fluctuant. Dans certaines régions, elles étaient organisées sous le leadership des sociétés d'initiation masculine *poro*, dans d'autres, sous la direction de chefs de canton (*paramount chiefs*), et ailleurs, encore, elles s'étaient mobilisées afin de protéger les camps de réfugiés qui proliféraient autour des principales villes de l'intérieur². Dès le début, des groupes se formèrent au niveau du district ou de la province, fédérant sous leur coupe des arrangements

1. Voir K. Peters et P. Richards, « "Why we fight" : voices of youth combatants in Sierra Leone », *Africa*, 68 (2), 1998, pp. 183-210, notamment pp. 185, 195-198, et W. Reno, *Warlord politics and African States*, Boulder, Londres, Lynne Rienner Publishers, 1998, p. 130.

2. Voir P. Muana, « The Kamajoi militia : civil war, internal displacement and the politics of counter-insurgency », *Afrique et développement*, XXII (3-4), 1997, pp. 77-100, et P. Richards, *Fighting for the Rain Forest. War, Youth and Resources in Sierra Leone*, Oxford, James Currey, 1996.

locaux assez divers³. Un certain nombre de ces groupes d'autodéfense, localisés et faiblement organisés, étaient formés de chasseurs. Dans les zones rurales, ces derniers se sont déployés comme guides au service des troupes régulières, faisant valoir leur parfaite connaissance du terrain⁴. Ils étaient renommés pour leur connaissance exceptionnelle de la forêt, du comportement des animaux et des forces surnaturelles en action dans ces zones, mais on les disait aussi en mesure d'assurer une protection rituelle et médicinale contre les dangers présentés par ces forces. Des rumeurs faisaient état des exploits de certains spécialistes ès rituels de chasse, réputés assurer une défense absolue contre les balles. Les combattants allaient les consulter en foule⁵.

Après 1996, les représentations de la guerre sierra-léonaise véhiculées par les médias et les chercheurs produisirent des récits de plus en plus systématisés et « mendéifiés » des milices de chasseurs, identifiées comme des organisations de l'ethnie mendé dans le sud-est du pays. Ces représentations reflétaient les transformations subies par ces groupes eux-mêmes. On vit aussi apparaître des images et des textes, représentant des figures hybrides d'hommes (jeunes pour la plupart), aux accoutrements exotiques, portant des amulettes protectrices attachées à leur corps ou à leurs vêtements, mais aussi un assortiment complet d'armes légères modernes⁶. De tels récits donnaient à voir les chasseurs comme des réservoirs de légitimité morale, capables de mobiliser les pouvoirs surnaturels et ayant joué un rôle clé dans l'histoire de la région en tant que guerriers et fondateurs de communautés de la zone forestière. Mais ils montraient aussi que les milices de chasseurs étaient en mesure d'assimiler les nouvelles technologies guerrières afin de se transformer en forces modernes de guérilla. Dans le même temps, ces récits avaient pour effet d'homogénéiser les chasseurs en un phénomène principalement mendé, dans un contexte politique national de plus en plus ethnicisé à la suite de la victoire électorale du Sierra Leone People's Party (SLPP, contrôlé par les Mendé) en 1996, et de son retour au pouvoir en 1998.

Au nombre de ces signes d'homogénéisation figure l'usage du mot *kamajô*⁷ (« chasseur » en mendé) pour désigner en bloc ces milices paramilitaires composites. Pourtant, il est important de noter que certains des tout premiers groupes de chasseurs furent organisés dans le nord du pays, en dehors des zones d'expression mendé, où on les désignait du terme de *tamaboro*. Tostevin⁸ rapporte que l'une de ces unités était conduite « par la sorcière Mariamma Keita, âgée de 75 ans, et de grande réputation, dont les charmes magiques (étaient) considérés comme très efficaces⁹ ». Dans le courant de l'année 1993, des milices *tamaboro* furent déployées en dehors de leur région d'origine, dans des zones pour l'essentiel mandophones, le long de la frontière du Liberia, et contribuèrent à porter un coup presque décisif au RUF en détruisant ses bastions dans

cette région¹⁰. Pourtant, même à cette époque, nous dit Tostevin¹¹, les rapports selon lesquels le RUF n'avait pas subi d'effondrement sous les attaques conjointes de l'armée régulière sierra-léonaise, de leurs alliés ouest-africains et de ces milices irrégulières, désignaient ces chasseurs comme des forces « locales ». En tout cas, une contre-attaque menée en 1993 par le RUF, au cours de laquelle un puissant chef *tamaboro* fut tué dans la ville septentrionale de Kabala, apporta la preuve que les rebelles étaient loin d'avoir été battus.

Le contexte septentrional du développement précoce des associations de chasseurs dans la guerre – et son histoire – sert de modèle clé pour l'extension de tels groupes dans le Sud, où la figure du chasseur armé d'un fusil avait des connotations plus individualistes dans l'histoire locale et était moins liée à des traditions guerrières que dans le Nord. Je soulignerai plus loin

3. Parmi les premières milices civiles d'autodéfense et les organisations qui les regroupèrent, on trouve celles qui furent créées dans la région orientale, qui jouxte le Liberia et comprend les zones diamantifères. Doug Henry nota la fondation, en 1992, du Eastern Region Defense Committee (ERDC) et du Kailahun District War Effort Committee. Voir D. Henry, *Embodied Violence: War and Relief along the Sierra Leone Border*, Ph.D. diss., Dallas, Southern Methodist University, 2000, p. 46.

4. E. Rubin, « An army of one's own: in Africa, nations hire a corporation to wage war », *Harper's Magazine*, février 1997, pp. 44-55, notamment p. 47.

5. Des pouvoirs magiques et des savoirs rituels analogues ont peuplé les imaginaires populaires dans d'autres conflits impliquant des terrains et des savoirs semblables, ainsi que le suggèrent les récits de D. Lan (*Guns and Rain: Guerrillas and Spirit Mediums in Zimbabwe*, Oxford, James Currey, 1985) sur la guerre de libération au Zimbabwe, des exploits de la Renamo au Mozambique, et des adeptes d'Alice Lakwena en Ouganda.

6. Voir par exemple M. Lueders, « The photographer's diary: hope and horror in Sierra Leone », *The Digital Journalist*, février 1999, à consulter sur le site <www.digitaljournalist.org/issue9902/diary7.htm>, et G. McKenzie, « Sierra Leone's cult of killers: militiamen tap into belief that they're invincible », *San Francisco Chronicle*, 8 décembre 1998.

7. J'emploie ici « kamajô », où le « ô » final a le son du « o » du français « botte », pour donner une meilleure approximation du son mendé. On trouve le mot écrit tantôt « kamajor », tantôt « kamajoi ».

8. M. Tostevin, « Sinking to the Depths », *BBC Focus on Africa*, juillet-septembre 1993.

9. Ainsi que d'autres auteurs l'ont souligné dans leurs écrits concernant ce conflit, l'une des différences clés, dans cette région, entre les guerriers et les soldats des armées régulières, est que les premiers ont depuis longtemps mobilisé les pouvoirs destructeurs tant masculins que féminins (et recruté des femmes aussi bien que des hommes), alors que les seconds ne l'ont pas fait (voir à ce sujet M. Ferme, « The Violence of numbers: consensus, competition and the negotiation of disputes in Sierra Leone », *Cahiers d'études africaines*, 150-152 (2-4), 1998, pp. 555-580; M. Leach, « New shapes to shift: war, parks and the hunting person in modern West Africa », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 6 (4), 2000, pp. 577-595 et 583-584; M. Moran, « Warriors or soldiers? Masculinity and ritual transvestism in the liberian civil war », in C. Sutton, *Feminism, Nationalism and Militarism*, Washington, American Anthropological Association, 1995, pp. 73-88. Cela dit, les rituels visant à investir les chasseurs de pouvoirs destructeurs et à les protéger des balles ennemies soulignaient l'évitement strict du contact physique avec les femmes (M. Leach, « New shapes to shift... », art. cit.; G. McKenzie, « Sierra Leone's cult of killers... », art. cit.).

10. P. Muana, « The Kamajoi militia... », art. cit., p. 81

11. M. Tostevin, « Sinking to the depths », art. cit., p. 26.

quelques-unes des transitions spécifiques qui, à la fin des années 1990, ont fini par produire une représentation largement répandue des chasseurs mendé « traditionnels » comme combattants modernes de la guérilla, s'inspirant d'une riche histoire culturelle de la guerre pour faire face à la crise de la guerre civile. Loin de me livrer à une argumentation culturaliste, ou historicisante, quant au rôle qu'ils jouèrent, je soutiens que les chasseurs mendé qui ont capté l'imagination tant des Sierra-Léonais que des chroniqueurs étrangers de la guerre civile ont acquis une position de premier plan du fait d'un ensemble beaucoup plus récent de pratiques politiques et culturelles.

Les chasseurs qui étaient vus comme des héros populistes disciplinés volant au secours des populations civiles rurales à la merci des différentes factions armées, et les chasseurs qui, après 1996, furent perçus sous un jour beaucoup plus ambivalent en tant que parties prenantes de la violence, appartenaient tous à une « tradition inventée » plus hétérogène que ne le suppose l'étiquette ethnique. Une tradition qui était déjà en cours de formation dans les deux décennies précédant la guerre civile, et qui s'est construite sur une alliance avec les forces politiques dominantes. Ainsi qu'on le verra plus loin, elle fut configurée par les pratiques d'habiles courtiers culturels qui avaient un pied de chaque côté de la faille séparant la politique locale de la politique nationale, et qui comprirent qu'on pouvait tirer une plus-value politique et économique en objectivant la « culture mendé » à usage tant externe qu'interne.

LA MYTHOLOGIE CYNÉGÉTIQUE ET LE PARADIGME

CONJECTURAL

Dans les zones rurales de la Sierra Leone contemporaine, si les chasseurs ont émergé en tant que combattants potentiels dans la guerre civile, c'est notamment parce qu'ils étaient les seuls membres de la population civile à posséder et à faire régulièrement usage de fusils, et qu'ils détenaient le savoir local requis dans une guerre menée pour l'essentiel en terrain rural accidenté. Tout au long de la guerre, les chasseurs ont patrouillé pour le compte des troupes gouvernementales et de leurs alliés, activité pour laquelle il existait des précédents historiques bien établis dans la région¹². Dans le folklore régional, les chasseurs étaient également considérés comme des experts dans l'identification et le contrôle des processus de changements d'apparence. Un chasseur devait être capable de distinguer entre des animaux ordinaires et des sorciers qui se transmuiaient en formes animales. Leur survie, la nuit, en forêt en dépendait. Par conséquent, les chasseurs étaient bien placés pour déceler la nature cachée des combattants dont les loyautés paraissaient constamment changeantes – perception dont témoigne à lui seul le terme « *sobel* », néologisme formé de

« *sol(dier-re)bel* », qui fit son apparition dans le discours populaire au cours de la guerre¹³. Cette expertise se rapportait aussi au propre pouvoir de mimétisme et de transmutation du chasseur : le succès de celui-ci était dû à sa capacité de trouver sa proie au moyen de pouvoirs de détection hautement développés (d'empreintes, d'odeurs, etc.), mais aussi de camouflage de sa propre présence. À cet égard, les chasseurs faisaient appel à une tradition établie, et largement répandue dans la région, mettant en scène des figures de décepteur (*trickster*) aux apparences trompeuses, à commencer par Sunjata, le fondateur mythique de l'empire du Mali au XIII^e siècle. Sunjata était un décepteur *et* un chasseur-guerrier qui dissimulait ses pouvoirs extraordinaires à l'intérieur d'un corps faussement faible qui, dans la plupart des traditions, est représenté par celui d'un bossu¹⁴. Ainsi les *sobel*s aux loyautés changeantes s'ajustent-ils bien à la logique culturelle d'un monde dans lequel des chasseurs se déploient pour identifier les sujets qui changent d'apparence, tout en mettant en œuvre des techniques personnelles de dissimulation de leur identité. L'essor des milices de chasseurs et leur réification subséquente en un phénomène unifié (ainsi que leur institutionnalisation au niveau national en CDF, Force de défense civile) doivent être compris en rapport avec le fait que, dans ce conflit, les lignes de combat et les loyautés changent constamment, comme en témoigne la figure du *sobel*.

L'aire d'influence mandingue – historique, linguistique et culturelle (au cœur de laquelle se trouvent les populations malinké et bamana du Mali et des régions avoisinantes) – s'étend au nord de la côte de Guinée occidentale, dans laquelle se trouvent la Sierra Leone, le Liberia et une partie de la Guinée. Son influence historique sur les peuples « périphériques » du Sud est loin d'être systématique. Dans l'univers mandingue, qui mord sur le nord de la Sierra Leone, et, à un bien moindre degré, dans la culture créolisée des locuteurs mendo-phones des régions côtières du Sud-Est, les chasseurs-guerriers étaient historiquement organisés en associations, connues sous le nom de *donson ton* (ou *dōsotō*)¹⁵. De plus, la société mandingue était divisée – et demeure en gros divisée – en groupes professionnels endogames, désignés parfois sous le terme

12. J. M. Malcolm, « Mende warfare », *Sierra Leone Studies* (old series), 21, 1939, pp. 47-52.

13. Le terme *sobel* apparut pour la première fois en 1993 dans le parler commun, et dans la presse. Il se référait à la tendance tant des soldats que des rebelles de changer de camp de manière opportuniste au cours du combat, afin d'en tirer un maximum de gain. Il soulignait aussi le fait que ces protagonistes étaient interchangeables du point de vue de la population civile soumise à leurs exactions.

14. G. Innes, *Sunjata, Three Mandinka Versions*, Londres, School of Oriental and African Studies, 1974.

15. Voir Y. Cissé, « Notes sur les sociétés des chasseurs malinké », *Journal de la société des africanistes*, XXXIV (11), 1964, pp. 175-226, et P. McNaughton, « The shirts that *mande* hunters wear », *African Arts*, 15 (3), 1982, pp. 54-58, notamment p. 54.

de « castes » pour souligner qu'ils partagent certaines des caractéristiques des castes hiérarchisées et endogames des sociétés du Sud-Est asiatique. En Afrique de l'Ouest, au nombre de ces groupes, on trouve les forgerons, dont l'implication professionnelle dans la métallurgie en général, et dans la fabrication de fusils en particulier, fait les alliés naturels des chasseurs ; en effet, les forgerons sont souvent des chasseurs accomplis¹⁶. Depuis le XVII^e siècle, la relation entre la chasse et la fabrication de fusils atteste que l'expérimentation technologique constitue également un aspect du complexe chasseur-forgeron dans cette région. Très tôt, des fusils et des munitions furent importés d'Europe en Afrique de l'Ouest par les Portugais. Et, presque immédiatement, les Africains apprirent à les réparer localement ; mais ils ne développèrent que rarement la technologie permettant de les fabriquer efficacement à partir de matériaux bruts¹⁷. Afin de se procurer fusils et munitions, et de réparer les fusils, les chasseurs et les forgerons ont toujours été, parmi les membres de leurs sociétés, les plus tournés vers l'extérieur et les plus voués à l'expérimentation – pour ne pas dire les plus « modernes ».

Au nombre des éléments constitutifs de la modernité des chasseurs « traditionnels », figure leur habitude d'évoluer dans le cadre d'un paradigme conjectural qui est au cœur des formes modernes de sensibilité. À l'instar des moyens modernes d'investigation, qui vont de la clinique médicale à la psychanalyse en passant par l'histoire de l'art et la forme littéraire du roman policier, les chasseurs font usage des indices fragmentaires fournis par les traces du passage d'un animal afin de formuler des hypothèses sur son itinéraire, et une stratégie pour sa capture. C'est une façon de procéder hautement expérimentale : si une interprétation particulière des indices ne mène pas à la proie, le chasseur teste des alternatives, ou se met en quête d'indices susceptibles de le conduire à une autre proie potentielle. Le chasseur articule les indices à une hypothèse cohérente au moyen d'un récit : « Le chasseur, écrit Ginzburg, serait le premier à "raconter une histoire" parce qu'il serait le seul à pouvoir déchiffrer une suite cohérente d'événements dans les traces silencieuses et presque imperceptibles laissées par sa proie¹⁸. » Comme le bon clinicien et le détective, le chasseur a la compétence imaginative et narrative requise pour transformer des traces disparates et fragmentaires en une réalité complexe dont il n'a pas fait l'expérience directe. L'habileté du chasseur à construire des histoires qui, dans le contexte public et social de la réalité villageoise, deviennent des histoires exemplaires, se prête toujours à la mobilisation politique. Car, ainsi que l'a souligné Hannah Arendt, les histoires de catégories d'actions exemplaires, racontées en public dans le domaine des affaires humaines, inspirent les acteurs sociaux et les incitent à commencer une histoire qui leur est propre dans le monde de l'action.

En Sierra Leone, il s'établit ainsi un lien explicite entre les compétences du chasseur et celles du conteur. Raconter des contes, comme pratiquer la chasse, prend place dans le temps transitionnel entre le jour et la nuit – temps dans lequel la frontière entre la vérité et le mensonge est repoussée à l'intérieur du genre lui-même. Parmi les Kuranko du nord de la Sierra Leone, écrit Jackson¹⁹, « on peut établir une exacte analogie entre les récits et la chasse. C'est une analogie que les Kuranko eux-mêmes reconnaissent. Keti Ferenke attribue même les origines des contes à un griot des chasseurs, Fa Braïma Yanka, qui accompagna l'ancêtre des chasseurs Mande Fabori et célébra ses hauts faits. La connexion entre les récits et la chasse vient du fait que les deux activités s'exercent à la marge. La chasse a toujours lieu la nuit et les chasseurs se rendent du village au plus profond de la brousse [...]. À l'instar de l'initiation et de la chasse, les récits sont désengagés du temps et de l'espace ordinaires ».

La nature initiatique de l'expertise cynégétique est également renforcée par l'intervention du langage, en ce sens que les meilleurs chasseurs ont tendance à cacher sous des énigmes les informations techniques concernant leur art²⁰. Ainsi, au nombre des compétences techniques des chasseurs, on trouve des compétences interprétatives et rhétoriques, qui sont liées au pouvoir de déceler (la proie) et en même temps de cacher (soi-même, son savoir). En fin de compte, dans cette région, la chasse est liée à l'art du récit à une plus vaste échelle : dans le récit historique et mythique des origines, elle constitue l'événement fondateur – et le chasseur le personnage fondateur – de la plupart des communautés²¹.

Au sein du folklore régional commun à tous les chasseurs, tel qu'il est représenté dans les récits qui font appel à la sensibilité moderne, il faut toutefois noter des différences. Dans la partie sud-est de la Sierra Leone, principalement mendophone, on trouve rarement dans les zones rurales la tradition

16. P. McNaughton, *The Mande Blacksmiths: Knowledge, Power, and Art in West Africa*, Bloomington, University of Indiana Press, 1988.

17. Voir J. Goody, *Technology, Tradition, and the State in Africa*, Oxford, Oxford University Press, 1971, p. 28. M. Legassick observe une exception dans l'empire mandingue de Samori, au XIX^e siècle, où les observateurs coloniaux français trouvèrent d'efficaces manufactures de fusils (M. Legassick, « Firearms, horses and samorian army organization, 1870-1898 », *Journal of African History*, 7, 1966, pp. 95-115).

18. C. Ginzburg, *Clues, Myths, and the Historical Method*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1989, p. 103.

19. M. Jackson, *Allegories of the Wilderness: Ethics and Ambiguity in Kuranko Narratives*, Bloomington, Indiana University Press, 1982, p. 56.

20. Voir M. Ferme, *The Underneath of Things: Violence, History and the Everyday in Sierra Leone*, Berkeley, University of California Press, 2001, pp. 27-30.

21. Pour les Mendé, voir K. Little, *The Mende of Sierra Leone: a West African People in Transition*, Londres, Routledge, 1951, pp. 26-28.

mandingue des sociétés de chasse. On ne rencontre pas non plus de tradition générale de stratification en castes professionnelles. Dans les zones rurales que j'ai étudiées depuis 1984, chaque village comptait au moins un ou deux chasseurs résidants²². Néanmoins, ceux qui passaient pour être les plus compétents ne possédaient pas toujours de fusil. On pouvait emprunter des fusils, mais il était plus difficile d'obtenir des munitions. Certains chasseurs devinrent ainsi particulièrement adroits pour reconstituer des cartouches en recyclant des munitions usagées, mais, dans l'ensemble, ils étaient obligés de les acheter dans les magasins libanais des villes marchandes. Les cartouches furent toujours coûteuses par rapport aux biens de consommation courante, de sorte que les chasseurs étaient sans cesse à la recherche de clients – souvent des chefs et de riches marchands, au nombre desquels se trouvaient les boutiquiers libanais qui avaient accès aux cartouches mais pas aux forêts des zones rurales où se pratiquait la chasse –, clients qui pouvaient faire des avances en espèces pour l'achat de cartouches en gros, en échange d'une part du gibier. De plus, les tireurs les plus renommés parmi les chasseurs de la région furent recherchés par tous ceux qui étaient, à juste titre, hésitants à fournir des cartouches à des chasseurs qui en gâchaient plusieurs avant de réussir à tuer leur proie.

Ainsi, au cours des années qui précédèrent la guerre civile, la recherche perpétuelle de clients, de fusils adéquats, de cartouches, de pétrole pour les lampes utilisées lors des expéditions nocturnes dans la forêt, faisait que deux des chasseurs du village où je vivais étaient en permanence en déplacement. Il pouvait se passer plusieurs mois avant qu'on ne les voie de retour au village. L'un d'eux passa six mois à chasser les singes, à les fumer et à les vendre à la frontière du Liberia pour des devises avant de revenir rendre visite à son épouse et à sa famille dans la chefferie. Un autre fit des excursions plus courtes et plus fréquentes, de quelques semaines chacune, dans la chefferie toute proche de Jaiama Bongor où la recherche de diamants attirait des clients plus riches, capables d'assurer un apport constant de fournitures et d'argent. Ainsi, si les chasseurs étaient à l'époque de bons conteurs, c'est parce qu'ils étaient des voyageurs infatigables et de bons observateurs.

Deux autres chasseurs du village étaient des frères qui étaient également forgerons. Leur travail à l'unique forge du village restreignait leurs mouvements, si bien que la chasse constituait pour eux une activité périphérique et occasionnelle. Comme l'un des deux, Momoh, était aussi un fabricant et un réparateur de fusils réputé, la forge devint le lieu où les autres chasseurs – et les hommes en général – s'arrêtaient pour échanger histoires et informations pendant la réparation de leurs armes. Bien qu'il y ait eu dans cette région au moins un forgeron dans chaque village de quelque 200 habitants – ce qui était

à peu près la taille de cette communauté –, très peu étaient capables de fabriquer des fusils. On reconnaissait là un talent spécial même parmi les forgerons, et Momoh était connu et recherché de très loin pour son art. Je n'ai cependant jamais pu observer chez lui le genre d'activités ritualisées et coordonnées que l'on décrit à propos des sociétés de chasse dans le Mandingue, plus au nord²³.

La seule fois où les chasseurs se montrèrent en tant que groupe fut justement lorsque Momoh mourut de maladie, en 1993, en pleine guerre civile. Son frère et les autres chasseurs des villages voisins préparèrent le corps et accomplirent la cérémonie d'enterrement musulmane. Nombre de personnages importants s'étaient déplacés pour l'occasion, jusque depuis Freetown. Néanmoins, rien ne distinguait les chasseurs en tant que groupe des autres hommes d'une manière qui indiquât que cette identité collective était aussi distinctive et rituellement significative que, par exemple, une appartenance connue à un chapitre initiatique du *poro*, ou à d'autres cultes thérapeutiques ésotériques. Cependant, la situation se présentait différemment dans la chefferie de Jaiama Bongor, pour des raisons que nous verrons ci-dessous. Après 1994-1995, quand des incursions rebelles dans la région détruisirent plusieurs villages, ce fut à cette chefferie que les chasseurs se rendirent, en compagnie de jeunes apprentis, pour s'enrôler dans les milices *kamajô* et recevoir un entraînement²⁴.

L'USAGE DES CHASSEURS DANS LA POLITIQUE

SIERRA-LÉONAISE POSTCOLONIALE

Au cours de la décennie précédant l'explosion de la guerre civile, le seul contexte dans lequel j'ai observé les chasseurs en tant que groupe fut celui des spectacles patronnés par le chef de canton B. A. Foday-Kai de la chefferie de Jaiama Bongor. Ces séances n'étaient pas sans rapport avec le développement ultérieur des milices méné *kamajô* ni avec leur incorporation dans la Force de défense civile, dans la mesure où Sam Hinga Norman, l'homme qui orchestra

22. Dans la Sierra Leone rurale, comme ailleurs en Afrique, on distingue entre la chasse collective avec des filets – qui se déroule toujours pendant la journée – et celle avec le fusil, pratiquée normalement en solitaire pendant la nuit. Seul ce dernier, le chasseur nocturne armé de fusil, est appelé *kamajô*.

23. Voir Y. Cissé, « Notes sur les sociétés des chasseurs malinké », art. cit.

24. Pour des aperçus intéressants sur le rôle de l'initiation et des jeunes recrues dans les milices de chasseurs en Sierra Leone et en Guinée, et sur l'appropriation d'une vue « romancisée » des chasseurs comme défenseurs de l'environnement par les agences internationales de développement engagées dans la constitution de réserves forestières en Guinée, voir M. Leach, « New shapes to shift... », art. cit.

cette transformation, est le successeur de Foday-Kai en tant que chef-régent dans la chefferie en question. « B. A. », ainsi qu'on l'appellait partout dans le pays, était un « courtier culturel » mendé bien connu. C'était un ancien fonctionnaire discret et instruit. Il avait voyagé au Nigeria en 1977 pour représenter la Sierra Leone au Festac, le Festival de la culture africaine. Il écrivait et donnait régulièrement des conférences sur les pratiques culturelles mendé auprès de la communauté diplomatique de Freetown et des ONG étrangères, conférences qui l'avaient conduit en Europe et en Amérique du Nord. La capitale de sa chefferie, dans le village de Telu, était devenue un véritable atelier pour la conservation et l'exposition des anciens artisanats et savoirs mendé pratiquement tombés dans l'oubli dans le reste du pays.

Par exemple, au milieu des années 1980, B. A. sponsorisait à Telu la formation d'au moins deux jeunes tisserands aux techniques (extrêmement complexes et largement abandonnées) de confection du *kpokpo*, une étoffe de coton faite de larges bandes ornées de motifs plus compliqués que ceux des étoffes rayées communes tissées localement, et en général utilisées comme couvertures de lit, toges pour les chefs et biens d'échanges nobles. B. A. insista en particulier sur l'emploi des anciennes techniques et teintures naturelles pour le coton (telles que l'indigo, la noix de cola et le padouk), alors que la plupart des tisserands que j'ai rencontrés se contentaient d'incorporer dans leur ouvrage des fils importés colorés au moyen de teintures chimiques de synthèse. Foday-Kai, en d'autres termes, s'était engagé dans la voie d'une préservation adroite des pratiques historiques mendé – projet qui avait fait de lui un partenaire très recherché parmi les « consommateurs de culture » dans son pays et à l'étranger.

Lors de plusieurs visites à B. A., j'ai assisté à des « danses culturelles », au nombre desquelles figurait une danse de chasseurs. Il s'agit d'un spectacle auquel j'ai assisté en des occasions diverses, allant de l'évènement national ou lié à la chefferie à la cérémonie de mon départ. Foday-Kai y participait toujours en personne, avec un groupe d'hommes d'âge mûr de sa chefferie. Les danseurs étaient tous habillés avec les étoffes couleur rouille, teintées à la noix de kola, tissées en bandes et couvertes d'amulettes, typiques du costume cérémoniel des chasseurs du Mandingue²⁵. Se mouvant lentement, brandissant des glaives, les « chasseurs » vieillissants engageaient des combats fictifs, et posaient pour la photographie.

Le chef supérieur Foday-Kai mourut plusieurs mois avant que la guerre n'éclate au Liberia, et plus d'un an avant qu'elle ne se propage à la Sierra Leone. À Telu, sa succession eût été, au mieux, compliquée, même dans les circonstances les plus favorables, étant donné la profusion de diamants alluvionnaires sur son territoire, et le profil à la fois national et international du

leadership de Foday-Kai. Mais elle devint inextricable avec l'arrivée de la guerre dans la région. Sam Hinga Norman fut intronisé au titre de régent à la mort de Foday-Kai, et, jusqu'à présent, aucun successeur permanent n'a été choisi. On l'a vu, Foday-Kai avait acquis de son vivant une réputation de sponsor des spectacles de groupes de chasseurs. Mais de tels événements n'étaient pas seulement organisés au bénéfice de consommateurs de culture mendé externes. Ils étaient populaires parmi les élites politiques de la propre chefferie de Foday-Kai, et nombre de leurs membres y participaient volontiers. Cette participation enthousiaste était due au moins en partie à la visibilité sociale et politique qu'elle conférait aux danseurs.

Dans le contexte de Telu/Jaiama Bongor, les compétences de voyance et d'interprétation mises en valeur par les performances des chasseurs étaient également valorisées, à un autre niveau, dans la recherche de diamants qui sous-tendait l'économie minière et alluvionnaire de la chefferie. C'est précisément cette économie qui avait attiré des chasseurs venant des chefferies voisines plus pauvres, comme celle où j'étais basée, afin de trouver des sponsors pour leurs activités cynégétiques. Les diamants de la chefferie furent aussi à la base des connexions établies entre le chef et des opérateurs économiques internationaux, comme lorsque des Libanais et d'autres hommes d'affaires étrangers arrivèrent pour acquérir des licences d'exploitation. Ce furent ces connexions qui, pendant la guerre civile, permirent au successeur de Foday-Kai – Hinga Norman – d'assurer un approvisionnement constant en armes à ses milices de chasseurs²⁶. Ainsi, Foday-Kai était parvenu à convertir le capital économique et culturel qu'il avait réussi à accumuler dans sa chefferie en une position politique puissante tant sur le plan local que national. Mais, ce qui est le plus remarquable, c'est qu'il le fit en partie grâce à une *mythopoièse* idiosyncratique de la chasse qui lui était propre et qui était déjà bien élaborée dans la chefferie de Jaiama Bongor au cours de la décennie précédant la guerre civile.

Au milieu des années 1990, les miliciens *kamajô* furent transformés en une Force de défense civile (CDF) grâce à leur entraînement par des mercenaires étrangers et à la dépendance croissante du gouvernement de la Sierra Leone à leur endroit. Les chasseurs-miliciens constituaient une alternative à une armée difficilement contrôlable. Dès lors, Sam Hinga Norman, leur chef, devint également ministre adjoint à la Défense, faisant ainsi preuve – comme Foday-Kai avant lui – d'une incontestable habileté à jeter des ponts entre les arènes politiques locales et nationales, et de réelles facultés à mettre sa propre vision

25. P. McNaughton, « The shirts that *mande* hunters wear », art. cit.

26. Pour des renseignements biographiques sur Hinga Norman, voir P. Muana, « The Kamajoi Militia... », art. cit.,

du passé au service du présent. Dans le même temps, l'appel à des principes ésotériques devint de plus en plus fréquent dans le discours public des *kamajôsia* (pl. de *kamajô*), ainsi que les initiations de masse, qui étaient accomplies par de puissants spécialistes ès rituels afin de recruter des hommes dans les associations de chasseurs. Ces spécialistes rivalisaient les uns avec les autres pour attirer les candidats, sur la base des pouvoirs procédant de leurs compétences magiques respectives²⁷. Ainsi, en 1999, les tarifs exigés par ces initiateurs obligèrent Hinga Norman à les sommer de « mettre immédiatement un terme à l'extorsion de droits exorbitants pour l'initiation des hommes valides dans la société *kamajor*²⁸ ».

Mais le fait qu'Hinga Norman ait consolidé la CDF à partir de sa base urbaine de Bo, après avoir été chassé de Telu par des attaques rebelles, témoigne d'une autre filiation obscure des organisations de chasseurs, celle qui relie ces organisations au contexte urbain moderne de la Sierra Leone – contexte dans lequel les différentes sociétés de chasseurs ont joué depuis longtemps des rôles de divertissement aussi bien que des rôles politiques. Les sociétés urbaines de chasseurs, en effet, existent depuis les débuts du XIX^e siècle parmi les Krio, descendants d'esclaves libérés établis autour de l'actuelle ville de Freetown. Leurs activités combinaient le divertissement, la politique, la chasse et des pratiques plus ou moins illicites. Ces sociétés se développèrent initialement parmi les Krio de Freetown, mais, depuis la seconde moitié du XX^e siècle, elles se sont établies dans des villes de l'intérieur telles que Bo et Kenema, où leur recrutement fut beaucoup plus hétérogène. Souvenons-nous que ces villes furent parmi les premières à organiser des milices de défense civile pendant la guerre civile.

Les sociétés urbaines de chasse et les sociétés « *ode-lay* » conjuguent des vocables et des symboles religieux *yoruba* (comme le culte du dieu du fer Ogun) – ce qui constitue un rappel de l'importance des peuples de cette région de l'actuel Nigeria dans la formation première de la société de Freetown²⁹. Par ailleurs, elles exhibent une iconographie de la faune forestière – voir les masques que les « chasseurs » portent lors des défilés festifs –, rappelant ainsi que leur focalisation sur la chasse fait passer leurs membres de part et d'autre de la frontière ville/campagne. La nature secrète de ces sociétés de chasseurs (comme des autres sociétés) a facilité leur politisation au cours des années 1970, dans le contexte des efforts accomplis pour consolider la base du All Peoples Congress (APC) sous le leadership de Siaka Stevens, et de la règle du parti unique qui fut formellement inaugurée à la fin de cette décennie. Divers secteurs urbains déployèrent d'étonnantes compétences politiques pour former, par amalgame, de grandes sociétés de chasseurs, capables d'exercer une puissante force de levier, en échange du soutien qu'elles apportaient à la politique

électorale de l'APC. En 1977, au cours des mois qui ont précédé le référendum sur l'État à parti unique, un masque de société de chasseurs orné de photographies du président Siaka Stevens et de son vice-président fit son apparition à la foire agricole de Kenema³⁰. La même année, plusieurs activistes politiques de ces sociétés furent des acteurs clés de la répression violente des manifestations par le gouvernement APC³¹. Ainsi les sociétés urbaines de chasseurs devinrent-elles de véritables réservoirs pour le recrutement de jeunes hommes de main pour l'APC, au service du régime, menant droit à la guerre civile.

LA GÉNÉALOGIE COMPLEXE DES CHASSEURS-MILICIENS

Dans le présent article, j'ai fourni l'esquisse d'une contextualisation de la genèse des activités des milices de chasseurs lors de la guerre civile en Sierra Leone qui diffère des schémas habituellement présentés. Ces milices commencèrent leur vie dans l'imagination populaire – ainsi que dans les représentations savantes ou médiatisées – comme des exemples réussis de mobilisation populaire locale au milieu du chaos d'une guerre civile particulièrement brutale. Le portrait que l'on dressait des chasseurs, à ce stade précoce de la guerre, les présentait comme un modèle des capacités indigènes de réponse à la crise – modèle qui aurait eu de profondes racines dans l'histoire locale³². Ils constituaient aussi un ensemble d'associations très hétérogènes opérant à différents endroits de l'arrière-pays rural et urbain.

Cependant, avec la consolidation du gouvernement SLPP du président Ahmed Tejan Kabbah après les élections de 1996, et surtout après sa réinstallation en 1998 (le gouvernement fut chassé du pouvoir de mai 1997 à février-mars 1998, à la suite d'un putsch du genre « *sobel* » organisé par une alliance entre soldats et rebelles), les activités et la réputation des milices CDF de chasseurs acquièrent des tonalités plus ambivalentes, au fur et à mesure qu'elles prenaient l'initiative de la violence et devenaient de moins en moins disciplinées.

27. D. Henry, *Embodied Violence...*, op. cit., pp. 47-48. Voir également C. Fithen, *Diamonds and War in Sierra Leone: Cultural Strategies for Commercial Adaptation to Endemic Low-Intensity Conflict*, Ph.D. diss., University of London, 1999, pour des détails sur la transformation des chasseurs-miliciens en 1996-1997.

28. S. Momodu, « In Bo, Norman urges Kamajors to behave well », *Concord Times*, Freetown, 23 juin 1999.

29. J. Nunley, *Moving with the Face of the Devil: Art and Politics in Urban West Africa*, Urbana, University of Illinois Press, 1987, p. 27.

30. *Ibid*, p. 211.

31. I. Rashid, « Subaltern reactions: lumpen, students, and the left », *Afrique et Développement*, XXII (3-4), 1997, pp. 19-43, notamment p. 28, note 15.

32. M. Leach, « New shapes to shift... », art. cit.

Dans le même temps, les chasseurs se virent de plus en plus « mendéifiés », ethniciés en fonction des intérêts du gouvernement Kabbah, et protégés par le parti SLPP au pouvoir (sous contrôle mendé), en position de conflit ouvert avec l'armée et les milices originaires d'autres aires ethnorégionales³³. Afin d'expliquer cette transformation, j'ai montré qu'il est important de tenir compte de la généalogie historique des sociétés de chasseurs de la Sierra Leone moderne – une généalogie bien plus hétérogène qu'on ne le reconnaît généralement – et des événements politiques qui se sont déroulés dans les deux décennies précédant la guerre civile.

En invoquant le folklore cynégétique mandingue et un héritage historique beaucoup plus ancien, les parties prenantes à la guerre, comme les analystes, minorent l'importance d'événements cruciaux dans lesquels les sociétés de chasseurs furent impliquées, parfois par le biais de sinistres alliances avec le pouvoir en place, tant au plan local que national, et tant dans le domaine politique que dans celui des exhibitions culturelles. Si les politiques culturelles de son prédécesseur dans la chefferie de Jaiama Bongor mettent en lumière certains facteurs du succès rencontré par Hinga Norman dans l'expansion organisationnelle des sociétés de chasseurs, elles révèlent également quelles furent les raisons de leur échec en tant que Force civile de défense. Il se peut que ce soit précisément le clientélisme local et les structures d'autorité au niveau de la chefferie, dans les premières phases de la guerre, qui maintinrent les chasseurs dans la discipline et dans l'engagement pour la protection de leurs propres familles et concitoyens. Dès lors que ce lien fut coupé, les chasseurs devinrent, dans certaines régions, une bande de brigands au service des ambitions hégémoniques des politiciens mendé. Or, cet usage des membres des sociétés de chasseurs comme brigands politiques ne trouve pas son précédent dans la romance des guerriers mandingue parcourant la forêt, mais bien plutôt dans la politisation et la « créolisation » des sociétés urbaines de chasseurs qui se sont opérées dans le paysage politique de la Sierra Leone des années 1970³⁴ ■

Mariane Ferme, université de Cambridge (Royaume-Uni)

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Warnier

33. Voir D. Henry, *Embodied Violence...*, *op. cit.*, et A. W. Khan, « The Military-Kamajoh feud », *For di People*, Freetown, 28 septembre 1996.

34. Pour une discussion plus complète de la culture « lumpen » de la jeunesse et de la politique électorale de cette période, voir I. Abdullah, « Bushpath to destruction: the origin and character of the Revolutionary United Front », *Afrique et Développement*, XXII (3-4), 1997, pp. 45-76; I. Abdullah et P. Muana, « The Revolutionary United Front of Sierra Leone: a revolt of the lumpenproletariat », in C. Clapham (ed.), *African Guerrillas*, Oxford, James Currey, 1998, pp. 172-193, et P. Richards, *Fighting for the Rain Forest...*, *op. cit.*